

dais et égorgés de sa propre main cinq femmes qui se trouvaient de l'expédition. Elle retourna au Groënland avec son mari l'année suivante. De cette date à l'année 1356, on ne trouve rien dans les annales de l'Islande qui concerne l'Amérique. On y constate, neuf ans auparavant, le naufrage d'un petit navire islandais venant du Markland. Bien loin d'interpréter ce long silence contre l'existence prolongée des rapports entre les pays du Nord et l'Amérique, M. Dunn et les auteurs qu'il cite en concluent au contraire, qu'ils étaient devenus si fréquents, que l'on ne prenait plus la peine de les mentionner.

Dans ce qui précède, nous avons réuni ce qu'il y a de plus clair et de plus précis dans l'ensemble de ces renseignements. Il y a dans la brochure de M. Dunn un certain nombre d'autres faits constatés par les sagas avec moins de précision ou qui ont une apparence de fiction, telles sont les amours de Biarne et de Thurida. Parmi les faits les plus importants se trouve le voyage de Hervador, colon du Vinland, dans la Grande-Islande (Irland-it-Mikla), qui ne serait autre que la partie la plus centrale de la côte américaine. Hervador aurait remonté le Potomac jusqu'à cinq lieues environ au-dessus du site actuel de Washington. Une des femmes qui l'accompagnaient y serait morte, et une inscription, rapportée par les sagas, aurait été gravée sur sa tombe. Cela se serait passé en 1051. Cette "Islande d'Amérique" figure dans les chroniques irlandaises aussi bien que dans les sagas; seulement, les ancêtres de nos amis de la verte Erin avaient, à un degré encore plus prononcé que les Grecs, le défaut reproché par Lescarbot à ces derniers, celui de "brouiller les origines de toutes choses et icelles remplir de fables."

Nous allons voir maintenant comment tout le récit dont nous venons de récapituler, bien à la hâte, les traits principaux, a été confirmé par la découverte de singuliers monuments en Amérique. D'un côté, la connaissance de ces monuments a fait pousser plus loin la recherche et l'étude des sagas par les savants danois et norvégiens, et, de l'autre, le résultat de ces études a provoqué et provoque encore de nouvelles découvertes de ce côté-ci de l'Océan. On a vu par là l'utilité de ces associations scientifiques dont on est trop porté à se moquer, ou au moins à ne pas tenir un compte suffisant; la société historique du Rhode-Island, la société des antiquaires du Nord de Copenhague, et d'autres sociétés savantes ont joué dans ces circonstances un rôle important et qui leur fait le plus grand honneur.

La plus fameuse de ces découvertes remonte à une époque très-éloignée, et n'a cessé depuis d'exercer la sagacité des antiquaires. Le *Dighton writing rock*, situé sur la rivière Taunton, dans l'état de Massachusetts, est connu depuis 1680; en 1830, la société historique du Rhode-Island en publiait une étude qui fut immédiatement l'objet des recherches des savants du nord de l'Europe. C'est l'inscription gravée sur ce roc, qui est, pour bien dire, la clef de voûte de tout le système de Rafn et de Magnusen. Les *Antiquitates Americanæ* donnent une belle gravure représentant le rocher et le paysage dans lequel il est encadré, et deux grandes planches qui contiennent les copies qui, à diverses époques, ont été faites de l'inscription. Il n'y en a pas moins de neuf, et pour être de bon compte, il faut avouer qu'elles ne se ressemblent guère. Les plus anciennes sont celles du Dr. Danford en 1680, et du trop célèbre Cotton Mathers en 1712. La plus récente est celle de la société historique du Rhode-Island en 1830. Pour lire dans quelques-unes de ces copies tout ce que les antiquaires de l'un et de l'autre hémisphère y ont vu, dans celle de Cotton Mathers, par exemple, il faut un peu de bonne volonté (1). Les signes sont de trois sortes: des chiffres romains, des lettres, les unes runiques, les autres gothiques, et des fi-

gures hiéroglyphiques. Dans les chiffres, on a trouvé le nombre des hommes qui formaient l'expédition de Thorfinn; avec ces chiffres et les lettres, on a reconstruit une inscription qui se lit comme suit: "CXXXI hommes du Nord ont occupé ce pays avec Thorfinn." Cela, bien entendu, ne se voit point du premier coup; il y faut la science épigraphique. Parmi les figures, il y en a deux qui seraient Gudrida et son enfant Snorre, et la lettre runique S vient à point. Un animal qui se trouve au milieu n'est autre que le fameux taureau qui, d'après les sagas, a été la cause de la guerre entre Thorfinn et les Esquimaux, lesquels sont représentés par des figures dont une couple seulement sont bien distinctes. Dans les autres signes, les antiquaires ont vu des boucliers, des balistes, des machines de guerre, et bien d'autres choses encore. Sans vouloir trop appuyer sur tous ces détails, il est évident qu'il y a là une conformité très-remarquable avec le récit des sagas, et il paraît hors de doute que cette inscription constate la présence des hommes du Nord de l'Europe en Amérique à une époque très-reculée. Elle a fait longtemps le désespoir des savants; on l'avait dans l'origine, attribuée aux Phéniciens (2).

Le magnifique volume des *Antiquitates Americanæ* reproduit aussi plusieurs inscriptions islandaises et d'autres pays du nord de l'Europe, qui offrent une grande analogie avec celles de l'Amérique: il y en a plusieurs autres que celles de Dighton, dans le Rhode-Island, dans le Connecticut et même dans les états de l'intérieur, mais on ne les a pas encore expliquées. Les *Antiquitates* reproduisent celles de Tiverton et de Portsmouth. Toutes sont faites évidemment avec un instrument métallique et paraissent avoir été taillées dans le roc par des coups répétés de cet instrument. Elles sont sur des roches granitiques ou siliceuses, de ces blocs erratiques comme on en voit quelques-uns sur nos plaines d'Abraham. Tous ceux qui se sont occupés de ces inscriptions sont unanimes à dire qu'elles n'ont pu être faites par les nations sauvages de l'Amérique.

Voici maintenant d'autres découvertes qui, dans une certaine mesure, confirment les récits des sagas. Ainsi, on a vu que Thorfinn n'avait pu trouver le tombeau de son malheureux beau-frère Thorwald. Les antiquaires américains auraient été plus heureux. "Sur l'île de Rainsford, dit M. Dunn, près du cap Alderton, on a découvert, à la fin du dernier siècle, un tombeau en maçonnerie, contenant un squelette et une épée en fer. Les savants assurent que cette épée n'est pas de facture européenne postérieure au 15<sup>e</sup> siècle, et que le squelette n'est pas celui d'un indien." M. Gravier, cité par M. Dunn, paraît croire que ce pourrait bien être les restes de Thorwald.

Il n'y a point jusqu'à la méchante Freydisa qui n'aurait laissé des traces de son passage: "A l'extrémité de Fall-River, dans le Massachusetts à l'endroit même où se trouvait Leifsbudir, on a trouvé, en 1831, dans un banc de sable, plusieurs squelettes, divers instruments, des parures en bronze et des fers de lance. Ces objets sont semblables à ceux d'origine scandinave, découverts antérieurement dans le Groënland et l'Islande; il se peut donc que ces squelettes soient ceux des victimes de Freydisa. Cependant, la société de Copenhague a fait une restriction quant aux objets trouvés sur l'un des squelettes et a suspendu sa décision."

Enfin, le 28 juin 1867, des savants ont trouvé en suivant les indications de la saga islandaise au pied du rocher *Arrows Head*, à l'endroit où Hervador aurait enterré une des femmes qui l'accompagnaient, comme on l'a vu plus haut, "trois dents, un fragment d'os, des objets de toilette en bronze et deux monnaies en bronze du Bas-Empire du dixième siècle. Ils expliquent cette dernière trouvaille par le fait qu'il y avait à cette époque des Islandais dans la garde impériale de Constantinople. Tous ces objets ont été déposés au musée de Washington."

(2) Recherches sur les Antiquités des Etats-Unis de l'Amérique septentrionale, par M. Winden dans les *Mémoires de la société géographique de Paris*, 1825—cité dans les *Antiquitates Americanæ*, pp. 376 et 377.

On pense aussi qu'un édifice qui se trouve sur la colline de Newport était une église ou un baptistère. "Il est de forme ronde, portant sur huit arches appuyées sur le même nombre de colonnes hautes de vingt-quatre pieds anglais."

Des récits des sagas, de tous les documents publiés par la société des antiquaires du Nord, confirmés par ces découvertes archéologiques, l'existence d'établissements européens et chrétiens en Amérique au onzième et au douzième siècle se trouve être hors de doute. La première découverte par les Scandinaves remonte à la fin du dixième siècle; et là aussi remonte l'existence certaine du Christianisme en Amérique. Lief Ericson, le véritable découvreur de *Hellaland*, *Markland* et *Vinland*, que Biarne n'avait fait qu'entrevoir, c'est-à-dire de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Ecosse et des côtes de la Nouvelle-Angleterre, avait un prêtre avec lui dans cette expédition, dont il revint en l'an 1001. Il est donc à peu près certain que la première messe qui se soit jamais dite dans ce qui fut autrefois la *Nouvelle-France*, dans ce qui est aujourd'hui la Confédération Canadienne, aura été célébrée par un prêtre scandinave en l'an 1000 (3). Il est même probable que ce fut la première messe dite en Amérique, à moins donc que les moines irlandais qui avaient devancé les Scandinaves en Islande, n'eussent déjà visité la *Grande-Islande*. Les Esquimaux ou Skrelingues avec qui les Scandinaves eurent tant de démêlés au *Vinland*, leur avaient rapporté que plus au sud se trouvait un peuple d'hommes blancs, qui à certaines époques, faisaient des processions précédés d'un étendard et chantant à haute voix. Dans tous les cas, la religion catholique fut professée au *Vinland* au XI<sup>e</sup> siècle.

"De même, dit M. Dunn, que primitivement la Nouvelle-France appartenait au diocèse de Rouen, le Vinland, au XI<sup>e</sup> siècle, était compris dans les diocèses de la Norvège et de l'Islande, et plusieurs évêques sont venus, à cette époque reculée, porter la parole de Dieu sur le continent qui devait plus tard s'appeler l'Amérique." Un de ces évêques, Jonus, fut martyrisé vers 1060. Erik-Upsi, premier évêque du Groënland, visita le Vinland en 1121 et renonça à son siège épiscopal pour s'y fixer. L'évêque Olaf prêcha la première croisade en Amérique en 1261. En 1279, la *denier de St. Pierre* se prélevait en Amérique, et cela par un délégué du saint siège! Les dimes payées à Rome par l'Amérique, toujours connue sous le nom de Vinland, étaient acquittées en dents de morse, fanons de baleine et pelletteries.

Voilà des révélations qui paraissent extraordinaires au premier coup d'œil, mais qui n'ont rien de bien surprenant lorsque l'on songe que l'on a été très-longtemps sans savoir que ce Vinland, dont on a tant parlé, n'est autre chose que la Nouvelle-Angleterre et probablement une partie du Nouveau-Brunswick. Partout il en est fait mention, mais nulle part peut-être d'une manière plus curieuse et plus charmante que dans une ballade des fies Ferroë.

Il est étonnant de voir quel développement avait la littérature scandinave, et avec quels soins les chants et les poésies de ces peuples du nord ont été conservés. Pas une de ces petites fies, perdues dans les brouillards de l'océan, qui n'eût ses poètes et ses chroniqueurs. Tous ces peuples parlaient la langue norse, dont les dialectes sont les langues actuelles du nord

(3) Cette première messe recueillie singulièrement dans la nuit des temps. On avait cru que Jacques Cartier n'avait point de prêtres dans ses voyages, et que, par conséquent, soit dans des prêtres qui accompagnaient M. de Monts en 1604, soit M. Jéssé Fléché, prêtre du diocèse de Langres, que M. de Pontrevert avait amené avec lui en Acadie en 1610, et qui baptisa, le 24 juin, le grand chef souriquois Memberton et 21 membres de sa famille, auraient eu l'honneur de dire cette première messe. On pensait que ces mots, "finis dire la messe" ou: "après avoir dit la messe" qui se trouvent souvent dans les relations de Cartier, ne s'entendaient que d'une lecture des prières de la messe. Mais la publication de la liste de son équipage, dans laquelle se trouvent les noms de dom Guillaume Le Breton et dom Anthoine, et d'autres circonstances ont levé tout ces doutes au sujet du second voyage. Il a donc été admis pendant quelque temps que la première messe avait été dite par l'un ou l'autre de ces prêtres bretons à l'île-aux-Coudres, le 7 septembre 1535. Cependant, comme Cartier se sert des mêmes expressions dans la relation de son premier voyage, on était convenu depuis que cette première messe avait été dite le 14 juin 1534, au port de Brest, aujourd'hui *Baie du rieur Port*, sur la rive nord du golfe Saint-Laurent. La voici renvoyée à l'an 1000!

de l'Europe et qui s'est conservée plus pure en Islande que partout ailleurs (4). La traduction latine que Raffin nous donne à côté du texte rappelle quelques-unes de nos hymnes d'église; et comme dans quelques-unes de ces hymnes et dans nos vieilles chansons, tantôt les deux premiers, tantôt les deux derniers vers d'une strophe ou d'un couplet sont répétés dans la strophe ou dans le couplet qui suivent, ce qui est conforme au texte. Le retour des mêmes événements ramène aussi les mêmes strophes. Nos lecteurs ne seront peut-être point fâchés d'en avoir un exemple:

Manè erat diei  
Aurora solem oriturum portendit;  
Tunc ipsi regis Vinlandici  
Duodecim centurias armaverant

Tunc ipsi regis Vinlandici  
Duodecim centurias armaverant  
Solutus Finus Pulcer  
Contra eos cunctos equitavit.

La fille du roi d'Islande, demandée en mariage par le fils d'un chef, met pour condition assez bizarre que celui-ci ira vaincre et tuer trois rois du Vinland, ce qui s'exécute; mais non sans que l'amant succombe. Son frère, qui l'accompagne dans son expédition, venge sa mort et tue le dernier des trois rois. Il ose réclamer la récompense promise, la fille du roi l'épouse et meurt la nuit des noces de chagrin; chose, ajoute le poète, qui n'arrive à aucune femme de nos jours.

Dolore mortis ejus rupta est  
Potens illa regia virgo;  
Sancto jure, fide interposita,  
Hoc nulli nunc evenire femine (1)

Sans doute que ce poème ne prouve rien de plus, et même ne prouve rien d'aussi précis que les sagas; il est, cependant, très-important en ce qu'il fait voir que l'imagination de tous ces peuples avait été vivement frappée par cette immense région transatlantique et par tout ce qu'on en rapportait de vrai ou de fabuleux.

Cette petite chrétienté américaine qui remontait à l'an mille s'était-elle beaucoup développée? Avait-elle fait quelque impression sur les sauvages? Avait-elle pénétré dans l'intérieur? Comment est-elle disparue? S'est-elle éteinte sans laisser aucune descendance en Amérique? Les colons qui devaient être assez nombreux, ont-ils repassé les mers, ou ont-ils péri victimes de la peste qui ravagea le nord de l'Europe et leur aurait été communiquée par de nouveaux arrivés? ou bien encore, ont-ils été tous massacrés par les sauvages souriquois, qui repoussèrent les Skrelingues vers le nord ou sont-ils devenus eux-mêmes sauvages et païens? Voilà autant de questions intéressantes que de nouvelles études et de nouvelles découvertes pour-ont peut-être éclaircir.

P. C.

(A continuer)

La question d'Orient dénouée par Cham:  
Les sentinelles turques rassurées par l'état de leurs finances qui empêche qu'on ne tire sur elles à vue.

Une bonne fantaisie de Grévin, au *Journal amusant*, intitulée: *Un nouveau calet de chambre*:

—Madame la duchesse fait dire à madame la baronne que madame la marquise l'attend chez madame la duch... Enfin, vous, vous là, chez vot' mère, on vous demande.

Au catéchisme du village:  
—Pierre... le Père est-il Dieu?  
—Oui, m'sieu le curé.  
—Et le fils?  
—Non, m'sieu le curé.  
—Comment, le Fils n'est pas Dieu?  
—Dam', non, m'sieu, puisque c'est l'autre.  
Mais à la mort du Père, ça ne peut pas manquer de lui arriver.  
Les paysans connaissent la loi sur l'héritage.

(4) Per vocem *narraena* hic intelligitur Borealis lingua quæ illo tempore totus infebatur Septentrio, videlicet Danica, Suecica, Islandica, Groenlandica, in sulæ Fœreyenses, Oræades, Helandica, Hebrides et partes insuper nonnullæ Angliæ et Scotiæ. .... eum autem ad nostrum usque ævum in proprio prisca borealis historie domicilio Islandica, sine ullâ ferè immutatione sit servata, istud nunc sæpiusimè Islandica lingua nuncupatur. (Antig. Amer. p. 249). Un grand nombre de mots dans cette ballade sont des mots anglais qui n'ont point ou presque point subi de changement tels que *skjipp*, vaisseau; *sand*, sable; *harmi*, douleur; *Selkyjel* voiles de soie; *strikar*, frapper; *E lori* s'aime; *Sjallan spora*, éperon d'or; *Jout* pied; *stendur*, se tenir debout.

(5) A la fin se trouve, sous le nom de Viingengur, un refrain ou chorus qui doit venir après chaque couplet et qui n'a aucun rapport avec le poème—absolument encore comme dans nos vieilles chansons:  
"Revinico calcarî auro pedem mettu:  
Quo domitus sonipes admissis currit habeus."

(1) Cotton Mathers était en son temps un grand brûleur de sorcières et de sorcières, car c'était une mode très-suivie chez nos voisins, amis de toutes les libertés et ennemis de toutes les superstitions: il aurait eu certainement le droit de brûler celui qui serait parvenu à lire ses hiéroglyphes.